



→ Pyrgi, le plus grand village médiéval du sud de l'île, se distingue par ses *xysta*, décors géométriques bicolores dessinés à l'aide de deux enduits et d'un couteau à extraire le mastic.

Photos : Pénélope Thomaïdi - Hans Lucas

ΟΔΟΣ
ΚΩΝ/ΝΟΥ
ΑΛΙΒΙΖΑΤΟΥ

ΕΞΟΔΟΣ
EXIT



CHIOS

L'île qui cultive sa différence

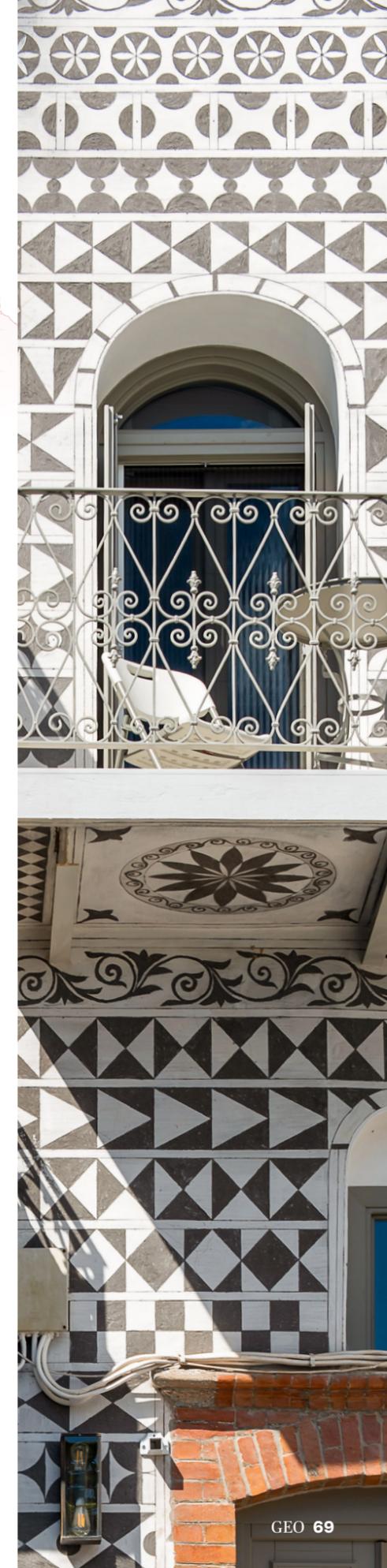
OUBLIÉE À QUELQUES BRASSES DES CÔTES TURQUES, CETTE GRANDE ÎLE MONTAGNEUSE EST UN SECRET BIEN GARDÉ. ICI, LE TOURISME N'A JAMAIS ÉTÉ LA PRÉOCCUPATION PRINCIPALE, CAR UNE CULTURE, CELLE DU MASTIC, RÉSINE DU LENTISQUE DÉLICIEUSEMENT PARFUMÉE, OCCUPE LES HOMMES DEPUIS BIEN LONGTEMPS. EXPLORATION.

TEXTE SÉBASTIEN DESURMONT - PHOTOS PENELOPE THOMAIDI

L'un s'appelle Hector, l'autre Achille. Mais à Chios, l'île où serait né le poète Homère qui raconta comment le second a tué le premier, les deux hommes font mentir le mythe : contrairement aux deux héros de l'*Iliade*, ce sont les meilleurs copains du monde. C'est ici, aux confins orientaux de la mer Égée, à huit kilomètres seulement du rivage turc, que ces deux quadragénaires aussi barbus que tatoués ont choisi de vivre. Hector Yourgis, 42 ans, est arrivé d'Athènes il y a quatorze ans déjà. Enfant, il venait pour les vacances. Alors, quand il a perdu son boulot dans le secteur de la pisciculture, il s'est dit que l'existence serait sans doute plus douce du côté de la sublime Apothika, une plage volcanique du sud-ouest de l'île, au sable

gris-rose, dont il a fini par faire son nouveau royaume. Seuls quelques initiés, kayakistes, plongeurs, baigneurs, fréquentent ce repaire où il vit en Robinson. Qu'importe, il n'a pas atterri là pour être débordé. Il a converti une vieille caravane en bar de plage, et sous la pergola faite de bric et de broc, les sièges dépareillés sont tournés vers le large, histoire d'admirer des couchers de soleil comme seuls les dieux grecs savent en barbouiller. Son camarade artiste Achille Tsomkopoulos, lui aussi un Athénien de 42 ans, a investi depuis trois ans une échoppe de quelques mètres carrés au cœur d'un labyrinthe, le village médiéval voisin de Mesta, 200 habitants à l'année. Dans son atelier-boutique, il vend ses créations – gravures, sacs, ☛

Carte : Légendes Cartographie



Loin des bleus et blancs symboliques de la Grèce, l'île échappe au radar des touristes



↑ Sur la place centrale de Pyrgi, l'église byzantine Agii Apostoli (Saints Apôtres) est couverte de fresques réalisées entre les XII^e et XVII^e siècles.

● tee-shirts – qui racontent sa terre d'adoption. «Entre les traditions rurales bien vivantes, l'architecture et l'histoire de l'île, les sources d'inspiration sont intarissables», affirme-t-il. Heureux qui, comme ces deux Grecs dilettantes, a eu la bonne idée de faire le voyage jusqu'à ce lointain et très tranquille refuge !

Un minuscule aéroport et des routes cabossées

La cinquième île la plus vaste du pays est une terre à part, où tout ou presque a de quoi surprendre. À commencer par ce miracle : Chios a échappé au radar des touristes. Loin des bleus et blancs de la Grèce des cartes postales, une authenticité brute, tout à la fois rugueuse et orientale, cueille le nouvel arrivant dès son atterrissage dans le minuscule aéroport de Chios-Ville, la «capitale» (26000 habitants). «En matière d'accueil, on en est aux balbutiements, mais c'est ce qui fait notre charme», résume Karlos Stelios, 36 ans, patron d'une des rares agences d'excursions locales. Emblème de Karlos Way Tours : un escargot ! Le signe que sa petite affaire pratique le *slow tourism*. «En réalité, impossible de faire autrement, dit-il en riant. Pas mal de routes sont cabossées, la plupart des hôtels restent très simples et personne ne vous attend, car les travaux agricoles occupent la majorité des insulaires.» Bref, Chios ne se donne pas si facilement.

Le premier jour, il faut commencer par apprendre à articuler correctement son nom hellénique : Xios («Hios»), avec ce «h» aspiré si difficile à prononcer. Pour un francophone, s'entraîner aussi à ne pas rire en désignant les 52000 habitants de l'île : les



↑ Dans le port de Chios-Ville, ces trois moulins à vent du XIX^e siècle, récemment restaurés, font face à la côte turque toute proche (à huit kilomètres seulement).

Chiotés. Après quoi, la balade débute dans un paysage qu'on ne rencontre nulle part ailleurs en Méditerranée. Direction le sud. À perte de vue, des collines sèches où se dupliquent des arbustes courts et trapus, aux fines feuilles vernissées. Le *Pistacia lentiscus*, lentisque de la famille du pistachier, a toujours fait la fortune de l'île. Le tronc de ces arbres «qui pleurent des larmes de diamants», comme dit une chanson locale, donne la *mastiha*, le mastic. De nos jours, cette résine translucide à la saveur inimitable bénéficie d'une AOP et s'exporte dans le monde entier (lire encadré).

Les traditions liées à sa récolte n'ont pas bougé d'un iota depuis la nuit des temps, ce qui leur vaut d'être inscrites par l'Unesco sur la liste du patrimoine mondial immatériel de l'humanité. «Ce n'est pas un métier, mais un héritage : on apprend ce savoir-faire

presque en même temps qu'à marcher ou à parler», explique Theodoros Sarantakis, 34 ans, un natif d'Armolia, l'un des 24 villages où l'on vit du fameux mastic. Le robuste gaillard, le seul dans le coin à baragouiner un peu l'anglais, s'improvise volontiers porte-parole de la puissante association des producteurs, fondée en 1938. «Notre organisation garantit un revenu équitable à 2000 familles récollantes», explique-t-il fièrement. L'année est rythmée par cette culture. En juillet, c'est la *kentima* (littérale-

ment, la «broderie») : on incise le tronc à plusieurs reprises. Le mastic coule en petites gouttes qui finissent par sécher, et que l'on récolte en août. À l'automne, le tri et le nettoyage sont l'affaire des femmes. L'hiver est dévolu à l'élagage, afin que l'arbre conserve sa carrure de gros bonsaï. Messes, processions, fêtes populaires ponctuent ce calendrier. On y remercie la nature d'avoir fait du sud de l'île le seul endroit de la terre où le lentisque pleure généreusement. On y ressasse la légende de saint Isidore, dont le martyr aurait déclenché ces larmoiements. Et l'on arrose tout ça de quelques verres de liqueur de mastic, breuvage dont les Grecs seraient friands au moins depuis Hippocrate.

Tout en marchant vers sa plantation, Theodoros porte deux gros seaux remplis de poudre de craie. Avec son père Pantelis, 66 ans, ils s'en vont «dresser ●

SAVOIR-FAIRE

La résine qui fait rayonner la Grèce



↑ Une fois ramassées, les gouttes de résine solidifiées sont séparées des feuilles et des impuretés. Une opération qui se fait encore essentiellement à la main, comme tout ce qui concerne le mastic.

Protégée par une AOP, la *mastiha* est le trésor millénaire et exclusif de Chios. Pour une bonne raison : on ne la récolte que sur l'île. «Ailleurs, l'arbre ne donne rien», explique Eleni Paidousi, conservatrice au musée du Mastic de Chios. Les Iraniens, les Turcs s'y sont pourtant essayés... Sans succès. Le climat sec, le sol volcanique, des siècles de sélections variétales expliqueraient cette particularité qui fait la fortune des Chiotés. Ils récoltent 160 tonnes de résine par an, en exportent 90 %, et malgré cela, l'offre reste inférieure de 40 % à la demande. «Nous plantons de plus en plus d'arbres, mais il faut une trentaine d'années pour qu'ils donnent», explique Theodoros Sarantakis, représentant des producteurs.

ANTIQUITÉ Le chewing-gum de la Méditerranée

Au V^e siècle avant notre ère, Hérodote signalait déjà que les Grecs mâchaient la résine séchée. Son arôme mentholé devait soulager les douleurs d'estomac. Une usine dans l'île fabrique toujours sous la marque Elma des chewing-gums au mastic, dont les Grecs sont friands, au même titre que les loukoums, la liqueur et la pâte de mastic diluée dans l'eau qui fait le régal des petits.

XVII^e SIÈCLE Le dentifrice des courtisanes

Durant l'occupation turque, à partir de 1566, Chios bénéficia d'avantages fiscaux et fonciers.

En échange, le sultan recevait du mastic de première qualité. Les 300 femmes de son harem l'utilisaient sous forme de pâte pour l'hygiène dentaire. Après les massacres de 1822 perpétrés par les Turcs, l'Empire ottoman s'empressa d'ailleurs de restaurer la chaîne d'approvisionnement. Cet héritage a façonné le goût de l'Orient. Syriens, Égyptiens, Libyens, Saoudiens ajoutent cet ingrédient à de nombreux plats. En Turquie, on raffole de *dondurma*, glaces moelleuses au mastic.



AUJOURD'HUI Le botox naturel des Asiatiques

Corée du Sud et Japon sont depuis dix ans de gros acheteurs. Plusieurs firmes de cosmétique l'utilisent comme ingrédient purifiant et antiâge. L'industrie pharmaceutique s'y intéresse aussi. Dans l'île, à Kallimasia, un laboratoire de recherche planche sur des études qui confirmeraient des effets sur certains cancers digestifs ou sur la réduction du mauvais cholestérol et du diabète.

↑ La récolte bat son plein chez la famille Sarantakis, à Armalia. Afin de pouvoir repérer les «larmes» translucides, les hommes ont répandu de la poudre de craie au sol.

la table». Un geste séculaire qui consiste à entourer largement la base de chaque tronc d'une couche de poudre immaculée. «Comme une belle nappe propre posée à même le sol», souligne le paternel. Ce travail, qui aide à repérer les larmes translucides de mastic quand elles tombent par terre, se fait au début de l'été, mais il faut recommencer lorsqu'un gros orage a tout effacé. C'est le cas ce matin. Alors que les deux hommes s'affairent, dans la lumière rasante, tournoient des nuages de poussière blanchâtre.

En été, le parfum camphré du mastic plane sur l'île

La *mastiha* est l'âme de Chios. Son parfum, aussi. Lorsque l'écorce scariée exsude sa résine cristalline, l'air s'épaissit de notes camphrées. «Même l'architecture de nos villages en découle», observe Eleni Paidousi, la conservatrice de l'incontournable musée du Mastic, inauguré en 2016. Illustration dans la commune de Pyrgi. Cercles, losanges, triangles, fleurs, les façades se parent de *xysta*, des «gratages». Sur fond d'enduit gris ou bleu, cette technique très ancienne veut qu'on passe un deuxième enduit blanc qu'on grattera artistiquement avant qu'il ne sèche en usant des mêmes outils que pour entailler les troncs des lentisques. Fasciné lors de sa venue dans les années 1960, l'écrivain Jacques Lacarrière, dans son ouvrage *L'Été grec*, compara ces maisons à «des jeux de cartes pour géants». L'effet d'ensemble est saisissant.

Dans un angle de sa place principale, Pyrgi cache aussi un joyau d'art byzantin : l'église Agii Apastoli, dont les fresques peintes entre les XII^e et XVII^e siècles mélangent iconographies catholique et orthodoxe. La preuve que Chios, aux portes de l'Orient, fut très tôt un carrefour culturel autant qu'un



← Accroché à un piton de granite au centre de Chios, Anavatos revit, après être resté longtemps un village fantôme. Il y a quinze ans, il comptait un seul habitant.

Fin du périple à Chios-Ville. Hormis d'anciens bains et une mosquée devenue un musée, elle n'a rien gardé de la période ottomane. La citadelle génoise, en revanche, est restée. Tout comme, dans le sud de la ville, le merveilleux quartier de Kampos, l'ultime surprise que réserve cette île déroutante. Sur neuf kilomètres de long et trois de large, voici une enclave aux airs d'Italie, abritant 220 demeures bâties par de riches génois. Derrière les hauts murs de pierre blonde, se cache une manière de jardin des Hespérides : citronniers, mandariniers, orangers... Les oiseaux pépient. La promenade se fait à vélo. Un enchantement.

Des vergers centenaires aux mille agrumes

Certaines maisons rénovées appartiennent aujourd'hui à des Grecs fortunés ou se sont changées en pensions chics. D'autres menacent ruine. Mais cette oasis de verdure a conservé sa fonction agricole. Vagelis Xidas, 60 ans, barbe blanche, regard de stoïcien, est «né sous un oranger», dit-il en plaisantant. Comme son père jadis, il est le maître ès agrumes de Kampos. Avec l'aide de son fils Odisseas, 30 ans, il veille sur les vergers centenaires. «Autrefois, de la Russie à l'Angleterre, toutes les cours s'arrachaient nos agrumes», jure-t-il. Dans une demeure de 1742, il a ouvert le Citrus Museum pour raconter cette histoire oubliée. Sur une terrasse ombragée, on sert orangeades et citronnades fraîches. Les meilleures qu'on puisse boire dans une vie. L'île au parfum de mastic a soudain, aussi, un goût de paradis. ■

Sébastien Desurmont

► territoire convoité. Au Moyen Âge, les Génois, propriétaires de l'île, inventèrent d'ailleurs les *mastichochória*, les «villages fortifiés du mastic». Certains d'entre eux n'ont pas changé. C'est le cas d'Olymbi, dédale aux murs bistres, avec en son centre une tour carrée où se réfugiaient les habitants en cas d'attaque. Ou de Mesta, l'ancre d'Achille Tsomkopoulos, l'ami d'Hector. «Un méandre pensé pour perdre l'envahisseur», observe l'artiste.

Durant l'occupation ottomane, qui débuta en 1566, ces prodiges d'architecture défensive furent préservés... jusqu'en 1822, l'année noire, celle de la pire tragédie de la guerre d'indépendance grecque. Pour mater la rébellion des insulaires, l'armée turque pilla et brûla villages et monastères. Bilan : 25 000 Chiotes tués, 45 000 vendus comme esclaves, et la plupart des autres poussés à l'exode. Sur 120 000 habitants, Chios n'en

comptait plus que 18 000 après le massacre. Une île prospère, anéantie en quelques jours. Le retentissement fut mondial, inspirant le poème de Victor Hugo, *L'Enfant grec*, et le tableau de Delacroix, *Scènes des massacres de Scio*. L'île ne s'en est jamais remise, et les Chiotes forment l'une des plus importantes diasporas grecques. En se baladant dans le nord, on en mesure l'impact. Dans cette partie montagneuse, tout est sauvage, silencieux, presque désert. On y randonne au royaume des chasseurs, des bergers et des ermites. Parmi les monastères qui se fondent dans la pinède, celui de Nea Moni, édifié au XI^e siècle, est le seul à attirer des visiteurs. Un chef-d'œuvre de l'art byzantin, reconnu par l'Unesco comme patrimoine de l'humanité. Ici, on vient se souvenir de 1822 devant une vitrine où s'empilent crânes et ossements provenant du massacre de 600 moines et 3 500 villageois.